

quitter le monde, dit-elle, était de penser que je communierais souvent, car on ne me le voulait permettre que rarement, et j'aurais cru être la plus heureuse du monde si je l'avais pu faire souvent, et passer les nuits seule devant le Saint Sacrement. Je me sentais là une telle assurance, qu'encore que je fusse extrêmement peureuse, je n'y pensais plus dès que j'étais en ce lieu de délices. Les veilles de communion, je me sentais abîmée dans un si profond silence, que je ne pouvais parler qu'avec violence, pour la grandeur de l'action que je devais faire; et lorsque je l'avais faite, je n'aurais voulu ni boire, ni manger, ni voir, ni parler, tant la consolation et la paix que je sentais étaient grandes. Je me cachais autant que je pouvais pour apprendre à aimer mon souverain bien, qui me pressait si fort de lui rendre amour pour amour. Mais je ne croyais pas jamais pouvoir l'aimer, quoique je pusse faire, si je n'apprenais à faire l'oraison. Je me plaignais donc sans cesse à mon divin Maître: "Hélas! mon Seigneur, lui disais-je, donnez-moi donc quelqu'un pour me conduire à vous.—Ne te suffis-je pas! me répondit-il, que crains-tu? Un enfant autant aimé que je t'aime peut-il périr entre les bras d'un père tout-puissant(1)?"

Enfin Marguerite entra à la Visitation de Paray, le 20 décembre 1671, à l'âge de 23 ans. Elle allait y trouver la satisfaction des attraits qui depuis si longtemps dominaient son âme. Dans ce monastère, en effet, les deux grandes dévotions étaient la Croix et la sainte Eucharistie, le monument du sacrifice et le monument de l'éternel amour. Les religieuses allaient au premier pour y exciter et entretenir cette soif d'immolation, de pénitence, d'austérité et d'humilité qui les dévorait toutes; au second pour y boire la piété et l'amour à sa source. Elles couraient au Saint Sacrement comme des faméliques, selon l'expression de nos vieux mémoires(2). Qu'est-ce que Marguerite pouvait ambitionner de plus?

(à suivre)

E. C., s. s. s.

(1) *Mém.*, p. 359.

(2) *Histoire de la Bienheureuse*, par M. l'abbé Bougaud, p. 100.